

—Que se passe-t-il ? —Est-ce que nous avons une tempête ?
—Une simple bourrasque, mon oncle, —répliqua Fabrice.—
Un fort coup de vent. . . Pas autre chose. . .

—Ce tangage et ce roulis me font beaucoup de mal. . . murmura le vieillard. —Mon oppression est revenue. . . —J'ai peine à respirer. . . Ma soif redouble. . .

Le médecin regarda sa montre.

Elle indiquait huit heures.

—Cher monsieur, —dit-il, —nous allons remédier à cela. . .
Donnez la première cuillerée, —ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme.

Fabrice obéit.

M. Delarivière but avidement la faible dose de potion qu'on lui présentait ; il tressaillit de tout son corps et sa tête retomba sur l'oreiller.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un calme relatif, puis le malade se souleva brusquement, la face empourprée, les yeux hagards. —Il jeta ses deux bras dans le vide, faisant le geste de s'accrocher à des tentures imaginaires, et il balbutia avec une expression de profonde épouvante :

—Le navire tourne sur lui-même comme une feuille jouet d'un tourbillon. . . Nous coulons à pic ! Sauvons-nous à la nage ou nous sommes perdus !

Le docteur se pencha vers Fabrice et lui glissa dans l'oreille ces mots :

—Voilà le vertige qui vient et le délire qui commence. . .

—Je veillerai sur mon oncle avec une sollicitude filiale. . . murmura Fabrice Leclère.

—Vous veillerez, mais non pas seul, répliqua le médecin du bord.

—Allez-vous donc passer la nuit dans cette cabine ? demanda le jeune homme, que les paroles du docteur épouvantaient.

—C'est mon intention formelle.

—A quoi bon vous imposer une inutile fatigue ? . . .

—Si je la croyais inutile, cher monsieur Leclère, je ne me l'imposerais point. . .

—Un fait imprévu se produit-il ?

—Oui. . . Je crains que le délire, surexcité par le désordre des éléments, ne prenne d'effrayantes proportions. . . et dans ce cas nous ne serons pas trop de deux pour maintenir notre malade. . .

Fabrice, les sourcils contractés, baissait la tête afin de cacher la pâleur de son visage et se disait tout bas :

—Quel contretemps funeste ! Comment éloiger cet homme ?

Le docteur, immobile à quelques pas du lit, suivait d'un regard attentif les moindres mouvements de M. Delarivière.

Au dehors l'ouragan s'approchait avec une diabolique rapidité.

Le vent commençait à souffler en foudre.

D'énormes paquets de mer assaillaient sans relâche l'*Albatros* qui bondissait sous leur choc comme un cheval fougueux dont l'éperon déchire les flancs.

Le capitaine Kerjal, debout et tête nue sur le gaillard d'arrière, son porte-*x* à la main, interrogeait des yeux l'horizon couleur d'encre que zébraient des éclairs éblouissants.

Quelques minutes encore et le navire se trouverait au point central de la tourmente.

Les coups de tonnerre vibraient sans relâche comme les roulements d'un gigantesque tam-tam.

La machine cependant fonctionnait toujours, et l'*Albatros*, à sec de toile, se comportait d'une façon vaillante.

Tandis que le capitaine, à son poste de commandement, s'apprêtait à lutter contre la mer impétueuse et les vents en furie, le délire de M. Delarivière n'atteignait point les proportions redoutées par le docteur.

Après quelques minutes de divagation le vieillard avait paru s'assoupir. Au bout d'une demi-heure écoulée on le tira de cette somnolence prévue pour lui faire prendre la seconde cuillerée de potion.

Il but docilement le liquide que lui présentait Fabrice, et vingt secondes plus tard il murmura :

—J'ai soif. . .

Ni le médecin ni le jeune homme ne purent entendre.

Le tangage et le roulis devenaient formidables.

Une lampe mobile, suspendue au plafond par une triple chaînette, oscillait comme un encensoir, éclairant de leurs intermittentes et quasi-fantastiques l'intérieur de la cabine, tantôt frappant d'aplomb le visage du vieillard, et tantôt le laissant dans une ombre sinistre.

—J'ai soif. . . répéta de nouveau M. Delarivière d'une voix plus haute, mais sèche et comme brisée. J'ai soif. . . Je meurs de soif. . .

Fabrice se leva pour s'approcher du lit et répondre à son oncle.

Le docteur lui fit signe de se rasseoir et de garder le silence.

Le père d'Edmée s'agitait en proie à une crise de délire, et s'efforçait de saisir le breuvage convoité qu'il croyait voir à portée de sa main.

—Ah ! balbutia-t-il avec une sorte de râle, la soif me dévore et me tue. . . Ayez pitié de moi !. . . Ne me condamnez pas plus longtemps à un tel supplice. . . il est au-dessus de mon courage. . . au-dessus de mes forces. . . Faut-il d'une goutte d'eau, j'agonise. . . Sauvez-moi. . .

—Cher monsieur Delarivière, répliqua le docteur, cette souffrance dont vous parlez, c'est la guérison. . . c'est le salut. . . Ne vous épuisez point en inutiles paroles. . . Vous ne pouvez boire en ce moment.

—Vous êtes un assassin !!! cria le vieillard. Vous me tuez !!!

—Je vous sauve ! !

La figure de M. Delarivière se décomposait.

Ses joues devenaient creuses ; un cercle noir se dessinait autour de ses yeux injectés de sang. Ses lèvres s'agitaient convulsivement pour aspirer l'air qui faisait défaut à sa poitrine haletante.

La troisième cuillerée de potion lui fut administrée.

La fraîcheur relative du breuvage touchant ses lèvres en feu parut lui causer une sensation délicieuse.

—Encore !. . . fit-il avidement, encore ! !

Le docteur secoua la tête en disant :

—Maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre.

La tempête était dans toute sa force.

Les coups de mer redoublaient, assaillant le navire avec une telle fureur qu'ils le couchaient sur le flanc, et que pendant quelques secondes on pouvait craindre qu'il ne se relevât point.

L'hélice cependant tournait encore, mais presque toujours dans le vide. Le navire n'obéissait plus au gouvernail. La situation devenait effroyablement périlleuse.

Soudain une lueur blanche, d'un éclat insoutenable, illumina les profondeurs du ciel et les abîmes de la mer. Un coup de tonnerre assourdissant retentit, et la foudre, coupant un des mâts par le pied, le jeta sur le pont.

Au bruit de sa chute succéda un cri si douloureux, si déchirant, qu'il domina le tapage des éléments.

Les tronçons du mât foudroyé venaient de renverser un matelot et de lui briser les deux cuisses.

—La barre à tribord !. . . commanda le capitaine Kerjal qui s'apercevait d'une saute de vent et entrevoyait la possibilité de fuir devant la tempête. Chauffez ferme ! Chauffez à toute vapeur !

Le navire obéit à l'action combinée du gouvernail et de l'hélice, et son étrave fendit de nouveau les vagues

—Déblayez le pont ! reprit le vieux loup de mer !

Les matelots se mirent à l'œuvre aussitôt.

—Capitaine. . . cria l'un d'eux. Un homme blessé. . .

—Qu'on le porte dans l'entrepont et qu'on prévienne le docteur. . . On le trouvera dans la cabine du second. Faites vite !

Un matelot descendit comme une trombe les marches de l'escalier et, sans même frapper, ouvrit la porte de la cabine.

—Qu'y a-t-il demanda le médecin surpris.